

# **Une vamp est passée**

**Noré Brunel**

Jean d'Yvelise

Une vamp est passée

Éditions Parvillée, 1948.

# UNE VAMP EST PASSÉE

par Jean d'YVELISE

# I

## Soir d'orage

Annik, inquiète, était partie pour la petite baie où Jean-Pierre et Hervé amarraient leur bateau. Soudain, à l'heure où le soleil avait accompli les trois quarts de sa course, un âpre vent s'était levé et la mer s'était mise à gronder. De gros et noirs nuages s'accumulaient dans le ciel, du côté du Levant et leur cohorte gagnait l'ouest en une fantastique chevauchée. À peine Annik fut-elle arrivée à l'habituel débarcadère quand le soleil fut absorbé. Alors, la lumière sombra tout d'un coup et l'Océan entra dans une épouvantable colère.

Parmi d'effroyables clameurs, les flots bondissaient, et les lames rejetées par les rochers refluaient à l'assaut de celles qui venaient du large. Un monstrueux combat se livrait sur toute l'étendue du front de mer. Montée sur un roc, Annik scrutait l'immense champ de bataille où l'on eût dit que tonnaient des milliers de canons à la fois.

Aucune barque n'était en vue. L'Océan déchaîné avait-il donc tout englouti ? Y aurait-il ce soir, y avait-il déjà sur la côte de nouvelles veuves et de nouveaux orphelins ? Étreinte par l'angoisse, la jeune femme d'à peine un peu plus de vingt ans se remémorait les conseils de son père : « N'épouse jamais un pêcheur. Ta vie, comme celle de ta mère, serait faite d'angoisses et de larmes. »

Mais le cœur commande à la raison et elle était devenue la femme de Jean-Pierre Le Gall, un rude gars de cinq années plus âgé qu'elle, qui lui avait fait le serment de lui donner du bonheur.

La pluie se mit à tomber. Violentée par le vent, elle fouettait la mer et la grève comme si le ciel eût projeté des lanières. Annik s'enveloppa de son lourd manteau de cuir et se réfugia dans une anfractuosité de la roche. Et là, les mains jointes, elle se mit à prier.

S'il avait fait beau temps, le jour aurait duré encore une bonne heure. Il était à peine cinq heures de l'après-midi et on était au début d'octobre. Mais les nuages impénétrables avaient envahi tout le ciel et la nuit s'était faite.

Malgré le vent et la pluie, ne pouvant plus rien voir de ce qui se passait sur l'Océan en furie, Annik résolut de rentrer. Il fallait qu'elle connût parfaitement les lieux pour se diriger dans les sentiers qui menaient à la route en bordure de laquelle, à sept ou huit cents pas de la petite baie, s'élevait la vieille maison que l'aïeul de Jean-Pierre et d'Hervé avait construite. Une pauvre maison peu solide, mais qui avait quand même résisté aux colères du ciel.

La mère, Yvonne Le Gall, que la mer avait rendue veuve, attendait anxieusement, assise devant la cheminée où brûlaient des ajoncs et bouillait une grosse et vieille marmite où l'on puiserait la nourriture du dîner : des pommes de terre et du lard qui alternaient de jour en jour avec le poisson.

— Tu n'as rien vu ? demanda la mère.

— Rien ! Ils seront p ris.

Yvonne Le Gall se signa.

— Il ne faut point désespérer, dit-elle. Il faut faire confiance à Dieu.

Elle dessina le signe de la croix, devant son visage, qu'elle laissa retomber pour se plonger dans un mutisme douloureux. Annik, transie, s'était assise sur un escabeau à l'un des coins de la cheminée. Pour prouver qu'elle avait foi en la Providence, elle se leva bientôt et dit :

— Je vais mettre nos quatre couverts.

Un balancier mesurait le temps dans le coffre d'une vieille horloge. Mais on n'entendait pas son tic-tac à cause du vent et de la pluie qui s'abattaient avec fracas sur la maison. Les minutes duraient comme des heures. Parfois, Annik interrompait ses préparatifs pour aller ouvrir la porte et écouter. La mère ne bougeait pas.

Six heures sonnèrent. Peut-être Jean-Pierre et Hervé avaient-ils pu gagner le port de Trébeuc, à une lieue de la maison ? Il fallait attendre. Attendre et souffrir. Attendre et se dire que, peut-être, ils ne reviendraient plus, plus jamais.

L'heure qui suivit fut atroce. Annik, qui avait repris sa place sur l'escabeau, pleurait maintenant sans bruit. Yvonne Le Gall gardait son mutisme et son impassibilité farouches.

Et soudain, Annik bondit vers la porte en criant :

— Les voilà !

Dans une brève accalmie de la tempête elle avait entendu des pas et des voix. Elle appela :

— C'est toi, Jean-Pierre ?

— On est tous les deux ! répondit l'interpellé.

Alors Annik se signa encore et remercia Dieu. Le vent fit claquer la porte derrière elle. Elle la rouvrit et en maintint le battant. Les deux jeunes gens furent là.

— On a pu débarquer à Trébeuc, dit Jean-Pierre.

Il entra ruisselant et Annik le pressa dans ses bras. Et puis, elle tendit la main à Hervé, le jeune frère qui avait son âge.

— On a eu peur, dit la mère qui s'était levée.

Mais elle n'embrassa point ses enfants parce qu'elle n'était pas expansive et que la vie l'avait habituée à ces attentes et à ces supplices.

En quelques instants, les deux frères se furent débarrassés de leurs vêtements trempés et réapparurent dans la cuisine. Hervé, quoiqu'un peu moins grand et un peu plus mince que son aîné, était aussi beau que lui. Deux gars bien tournés et d'une force peu commune. Le regard de leurs yeux bleus était dur dans leur visage cuit. La lutte en avait fait de l'acier. Mais lorsqu'ils souriaient, alors le visage tout entier s'irradiait de douceur et de poésie.

La famille se mit à table et le début du repas fut silencieux. Ce ne fut qu'après la soupe que la langue de Jean-Pierre se délia :

— Rude temps, dit-il. On a bien failli périr. Certains ne reviendront point et demain on entendra sonner des glas à Trébeuc et ailleurs.

Annik frissonna. Une nouvelle peur, une peur rétrospective, la gagnait. Ce qui ne s'était pas produit dans la journée ne se produirait-il pas tôt ou tard ? Tandis qu'elle mangeait, elle enveloppait Jean-Pierre de ses regards qui reflétaient son angoisse. Elle aimait son mari avec passion parce qu'il était un beau mâle et que jamais il ne l'avait brutalisée, même aux soirs de fête où il revenait de Trébeuc à demi-ivre.

Elle se disait qu'elle n'aurait su mieux choisir parmi tant de gars qui l'avaient courtisée. Certes, elle aurait pu prétendre à un mariage plus reluisant parce qu'elle était bien faite et plus jolie qu'aucune autre du village. Mais le travail ne lui faisait pas peur et un jour viendrait où, avec l'aide de Dieu, on connaîtrait un peu d'aisance dans la maison.

On avait eu trop d'inquiétude pour que la mère se permît de demander si la pêche avait été bonne. Ce fut Hervé qui la renseigna :

— Demain, dit-il, il rentrera pas mal d'argent à la maison. Les filets étaient bien pourvus.

— L'essentiel, dit la veuve, c'est que vous soyez là. Pour le reste on s'arrange toujours.

Jean-Pierre regardait sa femme à la dérobée. Il pensait au moment tout proche où, malgré sa lassitude, il la prendrait dans ses bras et la ferait

soupirer de plaisir. Leur jeune bonheur ne s'exprimait guère que dans la solitude de l'alcôve et ils n'étaient pas de ceux qui se donnent la main en public et se regardent avec des yeux mouillés de désir.

Quant à Hervé, il se disait qu'un jour, lui aussi, il aurait une femme, mais qu'il serait alors obligé d'aller vivre ailleurs parce qu'on ne pouvait pas être deux ménages dans la même maison.

Quand il avait eu vingt ans, il y avait deux ans de cela, il avait, lui aussi, fait son choix d'Annik. Mais l'aîné l'avait devancé et il avait enfermé son amour tout au fond de lui-même sans que sa belle-sœur en eût jamais rien su.

Aucune jalousie ne le tourmentait. Annik, qui n'avait pu devenir sa femme, était devenue sa sœur. Il l'aimait sans désir et se serait fait hacher pour elle. Il eut fini le premier de manger, but une dernière bolée de cidre, s'essuya les lèvres d'un revers de main et se leva pour allumer sa pipe déjà toute bourrée de tabac et qui était suspendue à un râtelier. Et quand il eut jeté la première bouffée de fumée il alla ouvrir la porte pour se rendre compte du temps qu'il faisait.

La pluie et le vent s'étaient un peu calmés, mais l'Océan grondait toujours comme une bête folle. Il vint s'asseoir devant l'âtre chaud et dit :

— On est bien, ici.

— On sera mieux encore au lit, remarqua Jean-Pierre en regardant Annik qui baissa les yeux.

Ce fut à ce moment qu'on frappa à la porte.

— Qui va là ? demanda Jean-Pierre surpris.

Il imagina tout de suite qu'une femme de pêcheur venait aux renseignements ou appelait du secours. Une voix féminine, à n'en pas douter, répondit :

— Ouvrez-moi. Je demande l'hospitalité.

Jean-Pierre alla ouvrir. Une jeune femme entra. Elle pouvait avoir une trentaine d'années et était d'une beauté dominatrice.

— Que voulez-vous ? demanda Yvonne Le Gall, la mère, en venant planter ses regards sur le visage de l'inconnue.

— L'ouragan m'a surprise en route et j'ai eu, à une lieue d'ici au moins, un accident de voiture. Je suis venue à pied, laissant mon auto dans un fossé et je vous prie de me recueillir.

— Nous sommes de pauvres gens qui ne pouvons pas recevoir du grand monde.

— Madame, je vous en supplie ! Je paierai ce qu'il faudra et vous n'aurez pas à vous repentir de m'avoir hébergée.

La mère prit conseil de Jean-Pierre en l'interrogeant du regard.

— Faut être secourable à ceux qui sont dans le besoin, dit le gars. On pourra coucher madame dans la chambre du fond. Mais ça manque de confort.

— Une pailleasse me suffira quand j'aurai mangé une assiette de potage.

Sa beauté subjuguait déjà Jean-Pierre et Hervé.

— On va vous donner à manger, décida Jean-Pierre, et on vous fera un lit.

Elle l'enveloppa d'un long regard qui le fit tressaillir des pieds à la tête.

## II

### Annik a peur

Tout était maintenant silencieux dans la maison des Le Gall, la vieille mesure, dressée dans les rochers, en l'un des lieux les plus sauvages de la côte. L'ouragan s'était calmé, mais ceux qui étaient couchés et ne dormaient pas encore entendaient souffler le vent qui ne voulait pas mourir et chantait comme une plainte, sur la lande étendue à l'infini, au-dessus des rochers suspendus entre le plateau et la mer.

Jean-Pierre avait gagné sa chambre avant Annik qui s'était attardée à laver la vaisselle et à remettre de l'ordre dans la cuisine. Il était sur le point de s'endormir quand il sentit le frôlement du corps de sa jeune femme. Elle s'était dévêtue dans les ténèbres, par crainte de l'éveiller. Il dit à voix basse :

— Tu tardais, j'allais m'assoupir.

— Dors, tu dois être las, répondit-elle.

C'était, bien souvent, quand il avait dû lutter contre l'Océan jusqu'à l'épuisement de ses forces qu'il la prenait avec le plus de frénésie. Le jeune corps souple et chaud d'Annik donnait à Jean-Pierre de nouvelles énergies. Puis, l'étreinte à peine consommée, il s'endormait d'un bloc et ne bougeait plus jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Ce soir-là il se retourna sans même avoir fait un baiser à celle qui se donnait toujours à lui dans toute la fougue de sa passion.

Surcroît de fatigue ?... Ou bien présence de l'étrangère ?... L'image de celle-ci vint se peindre sur les paupières closes d'Annik. Comme elle était

belle ! Une Parisienne, sans aucun doute, car même à Vannes, même à Quimper, les femmes de la haute société offraient moins de distinction.

Pourquoi Jean-Pierre l'avait-il hébergée ? Si c'eût été un loqueteux, un gueux, aurait-il eu la même sollicitude ? Jamais, depuis qu'ils étaient mariés, il n'était retourné à la ville, et Annik avait la certitude qu'elle suffisait à son amour, à ses besoins de tendresse.

« Pourvu, pensa-t-elle, que le malheur ne soit pas entré avec cette passante dans la maison !... » Et, dans l'ombre, elle se signa comme elle s'était signée devant la colère du ciel et des flots. Puis, à son tour, elle s'abandonna au sommeil. Mais, dix fois, vingt fois, au cours de la nuit, elle se réveilla.

Quand le jour parut, elle se dit que Jean-Pierre allait se lever. Elle entendit Hervé qui marchait dans la chambre voisine, Jean-Pierre ouvrit à demi les yeux, regarda la fenêtre où le jour blanchissait les carreaux, se retourna encore et se rendormit.

Les pas d'Hervé, puis ceux de la mère firent gémir l'escalier de bois. Annik se leva à son tour, sans rien dire. La journée de la veille avait été si rude que Jean-Pierre avait quelque raison de prendre un supplément de repos. Quand elle descendit, une brassée d'ajoncs pétillait dans l'âtre. Hervé lançait ses gros souliers. Il leva la tête et demanda :

— Jean-Pierre est souffrant, donc ?

— Il dort ; il doit être très las, répondit Annik.

La mère, Yvonne Le Gall, ne prononça pas une seule parole. Quand le café fut chaud elle le versa dans les bols et Hervé tailla des tranches de pain dans la grosse miche brune. Ils déjeunèrent en silence.

— Quand il se lèvera, dit Hervé, tu lui diras que je suis allé chercher la barque et que d'ici deux heures je serai de retour. Il faudra que nous raccommotions les filets.

Le jeune homme s'en alla après avoir allumé une cigarette. Le silence pesait si lourdement à Annik qu'elle demanda à la mère.

— Faudrait peut-être bien porter le déjeuner à la dame ?

— Penses-tu ? On va pas lui servir de domestique, tout de même ! Et puis, ma fille, si tu crois que ces créatures se réveillent avec le jour !...

Il y avait de l'hostilité dans les paroles de la veuve. Redoutait-elle quelque chose, elle aussi ? Annik se mit à balayer la maison, puis elle éplucha des pommes de terre. Tous les jours, depuis qu'elle était là, elle accomplissait aux mêmes heures le même travail. Seul, le dimanche coupait la monotonie de la besogne. On se levait une heure plus tard, on faisait une toilette plus sérieuse et, vers dix heures, on partait pour la messe.

À huit heures, Jean-Pierre n'était toujours pas descendu.

— Faudrait peut-être ben aller voir ce qu'il fait ? dit la mère.

Annik monta à la chambre, ouvrit la porte sans bruit et aperçut son mari qui s'habillait.

— T'es-tu bien reposé, mon Jean ?

— Oui, c'était bon, le lit. On n'y reste pas assez, nous autres.

« Nous autres ». Il devait penser à l'inconnue qui dormait sans doute tous les jours à satiété. Il ne fit pas un pas vers Annik pour l'embrasser. Vraiment il était changé depuis la veille. Annik redescendit et il ne tarda pas à la suivre.

— Bonjour, dit-il.

La mère répondit « Bonjour, mon gars » et ajouta :

— Hervé est allé chercher la barque. Je pense qu'il pourra la ramener tout seul.

Jean-Pierre ne répondit pas et s'assit devant la table sur laquelle il appuya ses coudes, attendant qu'on le servît. Annik espéra qu'après avoir déjeuné il partirait pour la petite baie où Hervé ne devait pas tarder à accoster. Mais il demeura assis et roula une cigarette.

— Tu n'es pas entrain aujourd'hui ? remarqua la mère.

— Il y a des jours où on ne l'est point, donc. Après la journée d'hier, il n'y a rien d'étonnant.

L'horloge allait sonner neuf heures quand on entendit des pas. L'étrangère descendait. Ses cheveux noirs, ébouriffés, encadraient le visage où deux grands yeux sombres jetaient des flammes. On n'avait pas songé à lui donner de quoi faire sa toilette mais ses joues, ses lèvres, ses yeux étaient peints. Ses longs ongles de rubis faisaient songer à ceux d'une diablesse. Elle sourit aux deux femmes et eut pour Jean-Pierre un long, un très long regard. Elle dit :

— Vous avez été pour moi la Providence et je ne sais comment vous remercier. Pouvez-vous encore ajouter à ma gratitude en me servant à déjeuner ? Je paierai ce qu'il faut.

Sans mot dire, Yvonne Le Gall lui versa un grand bol de café ; et Annik tailla des tranches de pain.

— Nous n'avons pas de beurre chez nous, dit-elle, Dame, on n'est pas riches.

— Vous êtes riches de bonté, répondit l'étrangère en trempant son pain dans le breuvage noir.

Elle mangea lentement, sans prononcer d'autres paroles, et lorsqu'elle eut fini elle prit dans son sac une coupure de cinq cents francs qu'elle déposa sur la table.

Nous n'aurons pas de monnaie pour vous rendre, dit la mère.

L'étrangère sourit :

— Vous pensez bien, madame, que je vous offre cet argent de bon cœur.

Yvonne Le Gall et Annik n'en crurent pas leurs oreilles. Une pareille somme pour l'hospitalité d'un mauvais lit et un méchant bol de café noir ! Comme elle devait être riche, cette femme !

L'inconnue se leva et dit :

— Je serai incapable de ramener toute seule ma voiture dans le chemin et si monsieur voulait bien venir m'aider je saurais récompenser son service.

— Je veux bien, répondit Jean-Pierre, mais ça ira avec la chambre et le déjeuner.

La mère intervint :

— Faut que t'aïlles aider ton frère, mon gars. Voilà déjà deux grandes heures qu'il travaille.

— Il se reposera quand il en éprouvera le besoin. On peut pas laisser les gens dans l'embarras, donc !

Il alla ouvrir la porte et l'inconnue salua les deux femmes qui lui avaient donné contre leur gré l'hospitalité. À peine fut-elle sortie derrière le jeune pêcheur qu'Annik fondit en larmes. Yvonne Le Gall, qui savait pourquoi elle pleurait, garda un silence gêné. Elles avaient maintenant toutes les deux la même pensée : Jean-Pierre n'était pas allé au travail pour revoir cette femme. Il devait s'attendre à ce qu'elle sollicitât son secours.

Une grosse heure se passa. Annik était encore plus inquiète que la veille alors qu'au plus fort de la tourmente elle redoutait qu'il ne revint plus jamais. Et la mère, confusément, se disait que l'Océan n'était pas le plus cruel ennemi des épouses.

Annik monta aux chambres et pénétra dans celle où l'étrangère avait dormi. Un étrange parfum y régnait. Un parfum poivré qui donnait un peu mal à la tête. Elle retira les draps du lit et les posa sur le rebord de la fenêtre pour que le soleil bût l'odeur dont ils étaient imprégnés.

Elle refaisait son propre lit quand elle entendit un bruit de moteur. Jean-Pierre avait pu retirer la voiture du fossé et la ramener sur la route. Maintenant l'étrangère allait pouvoir poursuivre son chemin. Jean-Pierre s'en irait travailler.

Elle redescendit. Jean-Pierre et l'inconnue entraient dans la cuisine.

— Madame, dit Jean-Pierre, m'a demandé si elle pourrait séjourner encore quelques jours chez nous pour y peindre des tableaux. Il paraît que c'est l'endroit le plus beau du rivage. Elle nous offre mille francs par jour pour la chambre et les repas. J'ai dit qu'on pourrait s'arranger.

Annik devint livide. Yvonne Le Gall, la mère, rougit un peu. La somme l'éblouissait. On arrivait à peine, en vendant le poisson, à gagner mille francs par semaine. Jamais une pareille aubaine ne s'était présentée depuis qu'elle était venue, jeune épousée, dans la maison des Le Gall. Elle dit :

— Ton défunt père commandait. Tu l'as remplacé, mon fils. C'est toi qui commandes.

Annik ne put pas se contenir, plus longtemps. Elle remonta à l'étage, s'enferma dans sa chambre et se mit à pleurer désespérément. Lorsque, rappelée par Jean-Pierre, elle dut redescendre, les traces de ses larmes étaient apparentes sur son visage. L'étrangère parut ne pas comprendre la cause de sa peine. Elle lui prit la main et lui dit :

— Je m'excuse, petite madame, de vous imposer un surcroît de travail ; mais je vous récompenserai. J'espère que nous serons bientôt des amies.

Jean-Pierre haussa les épaules et sortit pour aller enfin rejoindre Hervé.

La tourmente avait occasionné de gros dégâts. Avant trois jours on ne pourrait plus reprendre la mer.

### III

## La mer moins redoutable...

— Tu pleures encore, ma fille, tu pleures encore. Il n’y a pourtant rien de mal...

Yvonne Le Gall avait posé sa maigre main sur l’épaule d’Annik toute secouée de sanglots. Et comme la jeune femme ne répondait point elle ajouta :

— Hein ? T’as peur qu’elle te prenne Jean-Pierre ? Mais y a pas de danger. Je connais mon gars. Il t’aime et c’est point une Parisienne qui lui fera tourner la tête. Mais, dame, il a eu raison ; c’est pas tous les jours qu’on a pareille aubaine...

Annik finit enfin par pouvoir parler :

— Je pourrai point lutter contre elle, c’est sûr !

— Mais qui te dit que tu auras à lutter, voyons ! Tu penses bien que des femmes comme celle-là, c’est pas des gars de chez nous qu’il leur faut !

— Vous n’avez donc point vu comme Jean-Pierre et Hervé itou la regardent ?

— Ils la regardent parce qu’elle est belle, ma fille. Faut le reconnaître. Mais quel danger y a-t-il à la regarder ! Allons, sèche tes pleurs et remets-toi à l’ouvrage. À midi, quand elle rentrera, faudra que tout soit prêt.

Il y avait trois jours que Moune, la Parisienne, était l'hôtesse de ces rudes et pauvres gens de la mer et, ce matin-là, elle était en voiture pour la ville où elle était allée faire des achats. Elle avait proposé à Annik de l'emmener, mais Annik avait refusé, autant parce qu'il fallait travailler à la cuisine et au ménage que parce qu'elle n'aurait su contenir, seule avec elle, l'hostilité dont elle était animée à son égard.

Elle monta aux chambres et commença par remettre de l'ordre dans celle de l'étrangère. Il y régnait un mélange de parfums qui écoeurait cette jeune femme de la lande, qui n'aimait que l'odeur des algues et celle des fleurs d'ajoncs. Ça et là, du linge traînait que seules devaient porter les femmes « pas comme il faut ». Ah ! certes, une femme devait être bien séduisante dans ces minuscules fanfreluches aux couleurs tendres et d'une finesse de toile arachnéenne !...

Cette Moune, combien de temps encore allait-elle rester là ? Moune ! Un nom pas chrétien, un nom de diablesse. Riche comme elle devait l'être, habituée au luxe, comment pouvait-elle se satisfaire d'un mauvais lit, d'une chambre sans confort, d'une vieille cuvette ébréchée, d'une table sans nappe, de couverts d'étain, d'une serviette de grosse toile ? Si elle tolérait tout cela c'était bien pour quelque chose ? Pour débaucher Jean-Pierre ou Hervé ?

Soudain, une hypothèse se fit jour dans la tête d'Annik. Cette femme qui ne disait pas son nom — car Moune n'était qu'un sobriquet — n'avait-elle rien de grave à se reprocher et ne fuyait-elle pas la police ? L'idée s'ancra et Annik se promit d'en faire part à Jean-Pierre. Alors qu'elle pensait ainsi à son mari, elle fut, une fois encore, mordue par la jalousie. Jean-Pierre était parti le matin avec Hervé, mais ne lui avait-il pas ensuite faussé compagnie pour rejoindre l'étrangère ?...

Annik redescendit accablée. Quand il fut midi, elle entendit des pas. C'étaient les deux frères qui rentraient. Le tourment d'Annik s'apaisa un peu. Elle se dit qu'en vérité elle était folle de redouter les sortilèges de cette femme. Jean-Pierre n'était-il pas homme à résister aux tentations ? Elle le rejoignit dans leur chambre où il était monté pour changer de vêtements et lui fit part de sa supposition :

— Tu sais, je pense que cette Moune est venue se terrer ici pour échapper à la police. Si elle n'avait rien à se reprocher elle ne resterait pas chez nous.

Jean-Pierre haussa les épaules.

— Tu te fais des idées, dit-il. Si elle se cachait, elle ne serait pas allée à la ville avec sa voiture. Qu'as-tu contre elle ? Elle nous donne gros et ne tient pas beaucoup de place chez nous.

— Je voudrais tant qu'elle n'en tienne pas du tout ! dit Annik.

Un moteur vrombit au loin et le bruit du roulement d'une automobile s'amplifia de seconde en seconde. C'était Moune, l'étrangère, qui arrivait.

— Descendons, dit Jean-Pierre, comme s'il fût pressé de la revoir.

Annik se suspendit à son cou et demanda :

— Tu m'aimes ? Tu m'aimeras toujours, dis, moi seule ?

— Tu n'es pas raisonnable, répondit-il seulement.

Et il se libéra pour descendre. Moune apparut. Elle n'avait sur la tête qu'un petit béret qui laissait échapper de folles boucles brunes et le tricot de laine qui engainait son buste sculptait ses seins provocants.

Comme elle était belle ! Ses yeux, couleur d'algue, étaient d'une insondable profondeur. Annik pensa que la mer, avec ses colères monstrueuses, était moins redoutable qu'elle pour une femme de marin. Moune sourit à la ronde, tendit sa main à tous et déposa sur la table des petits paquets.

— Voici pour vous, madame, et pour vous, Annik, et pour vous, Jean-Pierre, Voici pour toi, Hervé !

Elle se mettait à tutoyer Hervé tout à coup ! Ils s'emparèrent tous du petit colis qui leur était destiné et en défirent les ficelles. Il y avait une pipe magnifique pour chacun des gars, un adorable petit bonnet pour la mère et un « carré » de soie pour Annik. Ils manifestèrent leur contentement sans exubérance et Annik ne se dérida point. Pour que cette femme se fût mise

ainsi en frais pour tout le monde il fallait bien qu'elle poursuivi=ât un but peu avouable ou qu'elle eût quelque chose à se faire pardonner.

Au cours du repas elle annonça qu'elle avait fait provision de couleurs et qu'elle se proposait de peindre leur portrait à tous. Et dès le début de l'après-midi elle commença par celui de la mère. Lorsque, deux jours plus tard, elle l'eut achevé, ils s'extasièrent sur la ressemblance et se félicitèrent, hormis Annik, de la chance qu'ils avaient eue en accordant l'hospitalité à cette femme, un peu étrange, sans doute, mais qui multipliait pour eux ses amabilités.

Quand vint le tour de Jean-Pierre après celui d'Annik, Moune exigea qu'il la conduisît en mer, où elle voulait le peindre sur son bateau. Ils partirent seuls et l'anxiété d'Annik s'accrut encore. Lorsqu'ils descendirent tous les deux seuls vers la petite anse, elle eut envie de crier : « Jean-Pierre ! Prends garde ! Ne va pas seul avec cette femme ! Elle est plus redoutable pour toi et pour nous tous que la tempête ! La mer est moins traîtresse qu'elle ! » Mais elle se contint et souffrit en silence.

Jean-Pierre mit en marche son bateau qui se perdit bientôt à l'horizon. Annik et Hervé raccommodaient les filets...

— J'ai peur, dit encore Annik.

Hervé ne répondit pas, mais il regarda sa belle-sœur du plus profond de ses yeux mystérieux.

Moune se mit à peindre. Avant et après chaque touche de son pinceau, elle levait les yeux sur Jean-Pierre et il se sentait brûlé par les longs regards qui l'enveloppaient. Elle dit :

— Vous êtes beau, Jean-Pierre ; jamais je ne vous ferai aussi beau que vous l'êtes.

Un long frisson parcourut le corps du marin qui se borna à sourire sans oser faire lui-même le moindre compliment. Elle continua de peindre, malgré les

longs balancements de la barque qui gênaient son travail. Quand le visage se fut précisé elle dit :

— Venez voir.

Il se leva, s'approcha d'elle, se pencha. Il ne savait pas bien si c'était lui qu'elle avait peint car il ne démêlait pas ses traits dans le fouillis des touches. Elle l'invita à se reculer, et alors il se reconnut. C'était vrai qu'il était beau. Il murmura :

— Jamais je n'aurais cru. C'est... C'est formidable !

— Nous allons prendre un peu de repos, dit-elle, Asseyez-vous là, près de moi.

Il obéit. Ses regards se portèrent sur la poitrine de Moune. Les deux tétons paraissaient vouloir percer le tricot. Un désir le prit et quand leurs regards se lièrent, Moune vit qu'il était embrasé. Elle lui sourit en fermant à demi les yeux. Il se sentit transpercé par les regards comme par des lames.

— Vous aussi, dit-il, vous êtes belle. Vous êtes la plus belle femme que j'aie jamais vue.

Elle continuait de sourire et les rayons qui coulaient de ses yeux mi-clos étaient comme des radiations magnétiques auxquelles il ne sut résister. Il se pencha et, soudain, leurs lèvres se joignirent. Il crut boire un alcool inconnu dont il fut tout de suite enivré.

Mais lorsqu'il voulut saisir sa poitrine à pleines mains, elle se recula en disant :

— Non, Jean-Pierre, soyez sage. Il ne faut pas trahir Annik.

Le nom de sa femme ne le ramena point à la sagesse et il étreignit de plus belle la vamp qui, pour se défendre, le gifla. Il abandonna la proie, se ramassa sur lui-même, parut vouloir bondir et, finalement, s'éloigna pour aller reprendre sa place au gouvernail.

Il était maté, mais la passion le faisait frémir.

— On verra bien ! murmura-t-il.

Deux heures plus tard, ils rentraient. Moune était calme, comme si rien ne se fût passé. Mais Jean-Pierre n'était plus lui-même. Il ne prononça pas un seul mot tout le temps que dura le repas et Annik comprit qu'il s'était passé quelque chose. Jean-Pierre monta se coucher aussitôt qu'il eut quitté la table. Il tarda à Annik d'aller le retrouver.

Quand elle se coula dans le lit, elle se serra contre lui et chercha ses lèvres. Il bougonna :

— Laisse-moi dormir. Je suis las.

Annik s'éloigna donc. Des larmes montaient à ses yeux. Elle contint ses sanglots et rumina sa torture. Jean-Pierre s'était endormi. En pleine nuit, elle l'entendit parler :

— Je t'aurai, garce !... Je t'aurai !...

Jean-Pierre rêvait de l'étrangère. Il avait dû tenter d'en faire sa maîtresse, mais elle l'avait, sans aucun doute, repoussé, puisqu'il la traitait de garce et se jurait de l'avoir.

Cette femme était-elle donc plus sérieuse qu'il n'y paraissait ? Qu'importait ! Le danger n'en existait pas moins. Annik prit une résolution. Pour sauver son mari de lui-même, elle demanderait dès demain à l'étrangère de s'éloigner.

Moune ne dormait pas. Elle savourait par anticipation la joie qu'elle s'était promise, Car si elle s'était arrêtée dans cette maison, c'était parce qu'elle y avait vu une magnifique proie : un beau mâle qu'elle s'était promis de s'offrir, quoi qu'il pût lui en coûter...

## IV

### La proie

Hervé rentra seul, un peu avant midi. Il était soucieux.

— Et Jean-Pierre ? demanda Annik soudain angoissée.

— Ils sont partis tous les deux en bateau, dit-il. Elle est arrivée en voiture quand nous allions rentrer et elle a demandé qu'on la conduise en mer. Elle avait des provisions pour le déjeuner. Elle a dû aller les acheter à la ville.

La mère demanda :

— Ils ne t'ont point proposé d'aller avec eux ?

— Non ! Mais je n'aurais pas voulu. J'aime point les manigances de cette femme.

Annik, effondrée sur une chaise basse, pleurait. Hervé se rapprocha d'elle,

— Ne pleure point, dit-il ; je mettrai Jean-Pierre à la raison.

— Il est ton aîné, remarqua Yvonne Le Gall, qui avait toujours vu les aînés mener la maison après les pères dans la famille. Je ne crois point qu'il fasse le mal. C'est de l'argent qu'il gagne sans trop s'échiner. Nous en profitons tous.

— De l'argent qui nous fera honte, dit Annik parmi ses pleurs.

Elle se leva, déclara qu'elle ne mangerait pas et monta dans Sa chambre. Hervé la suivit des yeux tandis qu'elle gravissait l'escalier de bois, puis il vint s'asseoir à table quand elle eut disparu.

— Si ce n'est « malheureux, gronda-t-il, de faire pleurer une femme pareille.

— Elle s'inquiète sans doute à tort. Jean-Pierre n'est pas homme à oublier ses devoirs. Et il l'aime.

— Avec des femmes comme Ça, on ne sait pas Ce qui peut se passer, répliqua Hervé.

Et il se mit à manger, le front bas, les yeux mi-clos, l'air mauvais. Peut-être était-il jaloux de ce que la Parisienne eût élu son frère ? Ou bien trouvait-il simplement que Jean-Pierre en prenait à son aise avec le travail ? Ou, encore, le condamnait-il d'en agir aussi librement avec Annik ? Il n'aurait su le dire dans la confusion de ses sentiments. Quand il eut achevé son repas il se prépara à repartir. Aussitôt que Jean-Pierre rentrerait, il faudrait aller retirer les filets. Mais sur le point de sortir, il monta aux chambres et frappa à celle de sa belle-sœur.

Annik pleurait doucement, comme pleure une journée d'hiver pluvieuse.

— Faut pas te frapper ainsi, lui dit-il. Je parlerai à Jean-Pierre et on mettra cette femme dehors de chez nous. Il n'y a peut-être rien encore entre eux. Tu dois bien penser, Annik, que si elle voulait s'amuser, elle trouverait mieux qu'un pêcheur.

— Il est bel homme, Jean-Pierre ; bel homme comme toi, Hervé.

— Je sais point si je suis bel homme, dit-il, modeste, mais ce que je sais, en revanche, c'est que ces femmes-là, il leur faut des gars qui ont de l'argent.

Hervé se rapprocha de sa belle-sœur et posa une main sur l'épaule que les sanglots avaient désespérément secouée. Il aurait voulu ajouter quelque chose. Il aurait voulu dire encore : « Et puis, si par malheur Jean-Pierre faisait des bêtises, s'il t'oubliait pour cette femme, tu aurais toujours mon

amitié, » Mais ces paroles, qui auraient traduit un sentiment dépourvu de toute préoccupation malsaine, il les garda pour lui par crainte qu'Annik y vit d'invouables sous-entendus. Il se borna à ajouter :

— Allons, descends, va manger. Je te dis qu'il n'y a rien de perdu encore.

Annik obéit. Elle descendit, déjeuna d'une tranche de pain et d'un morceau de lard, lava la vaisselle et dit à la mère qu'elle allait rejoindre Hervé à la petite anse où séchaient les filets de la veille qu'il fallait remettre en état tous les deux jours.

Hervé la vit descendre le petit sentier de la falaise. Au risque de glisser, elle ne regardait pas où elle mettait les pieds, mais fouillait la mer de ses yeux. Hervé aussi l'avait scrutée. Il n'y avait pas vu son bateau. Quand Annik se fut installée, elle dit :

— Ils ont dû aller au large.

— S'ils rentrent trop tard, remarqua Hervé, ce sera une pêche de perdue.

Ils se remirent à travailler en silence, obsédés par la même pensée que chacun gardait pour soi. Il n'était pas impossible qu'après un tour en mer, Jean-Pierre eût débarqué dans une des nombreuses anses de la côte où l'on trouvait des creux de rochers propices aux rencontres d'amants clandestins. De temps à autre, Annik interrompait sa besogne, se levait et grimpait sur une roche pour examiner l'océan. Alors Hervé la regardait, et lui qui l'avait considérée comme une sœur, il voyait maintenant en elle une femme. Il se disait : « C'en est une comme elle que je devrais rencontrer. Moi, je ne l'abandonnerais point. »

L'après-midi s'étirait lentement. Quand il fut quatre heures, Hervé maugréa :

— Ce n'est pas de bon sens, donc. Il sera trop tard pour aller lever les filets,

Le jour se mit à décliner. Le tourment, l'angoisse d'Annik devenait d'instant en instant plus lourde, plus cruelle. Elle avait moins souffert, quelques jours plus tôt, quand elle avait redouté que l'océan n'eût fait d'elle

une jeune veuve. Ne pouvant plus travailler, elle rangea ses instruments et se leva.

— je vais rentrer, moi aussi, dit Hervé. Je t'accompagne.

Ils donnèrent un dernier regard circulaire à l'étendue sombre et reprirent le chemin de la maison où la mère ruminait ses pensées et ses inquiétudes sans rien dire. Elle ne parla même pas quand elle les vit rentrer, ne demanda rien, garda tout au fond d'elle la peur qu'elle ne voulait pas avouer.

Annik n'en pouvait plus de désespérance. Elle s'assit en un coin, incapable de faire le moindre travail ménager et demeura la tête penchée sous le poids de sa peine. Le jour sombra, la maison s'emplit d'ombre. Un lointain bruit de moteur s'entendit. Yvonne, Annik et Hervé tressaillirent. La mère, qui se tenait assise en un coin de la cheminée, se leva pour allumer la lampe à pétrole suspendue au-dessus de la table. Puis elle activa le feu en y jetant une brassée d'ajoncs et les flammes, davantage que la lampe, éclairèrent la pièce.

La voiture de la Parisienne s'arrêta, puis la porte s'ouvrit. Jean-Pierre entra le premier. Ni la mère, ni Annik, ni Hervé ne bougèrent. Gêné, il dit :

— On s'est trouvé retardé. Le moteur a eu une panne.

Hervé ne demanda point si c'était le moteur du bateau ou celui de la voiture. Il se leva lourdement, s'approcha de son frère et lui dit :

— Il faut que demain, cette femme soit partie de chez nous.

Moune entra et entendit. Elle déclara :

— Votre ordre vient un peu tard, Hervé. J'avais décidé de m'en aller demain.

Mais Jean-Pierre fit le gros dos et, les regards plantés comme des glaives dans les yeux de son frère :

— C'est moi, l'aîné, qui commande, dit-il. Si notre pensionnaire avait voulu rester, ce n'est pas toi qui l'aurais chassée de chez nous.

— C'est à savoir ! grommela Hervé.

Moune ne s'était pas attardée dans la cuisine. Elle montait à sa chambre pour y faire une rapide toilette.

— Qu'avez-vous à lui reprocher ? demanda Jean-Pierre en s'adressant, par delà son frère, à sa femme et à sa mère.

— Elle te détourne de ton travail, mon gars.

Jean-Pierre regarda la vieille maman et, d'une voix dont il s'efforçait de contenir l'irritation :

— Tu préférerais me voir trimer pour gagner moins ?

Elle eut le courage de répliquer :

— Et toi tu préfères que ce soit Hervé qui trime à ta place ?

— S'est-il plaint ?

— Tu sais bien, répondit Hervé, que ce n'est pas mon habitude de me plaindre. Mais tu fais un métier qui n'est pas le nôtre.

— Tu es jaloux ?

— Parce que tu vas avec cette femme ? Elle n'est pas plus faite pour moi que pour toi. L'argent qu'elle nous donne, prends garde de ne pas le payer trop cher.

Annik aurait voulu entendre son mari protester. Mais il se borna à lancer à son frère un regard de dépit, à rouler les épaules, et il monta à son tour. Moins d'une heure plus tard, Moune redescendait avec une partie de ses bagages.

— Je n'attendrai pas à demain. Je vais m'en aller dès ce soir, dit-elle d'un ton aigre mal contenu.

Personne ne répondit. On entendit les pas de Jean-Pierre dans l'escalier. Il portait une lourde valise qu'il alla déposer dans la voiture. Moune laissa trois billets de mille francs sur la table et dit :

— J'aurais voulu que nous nous quittions bons amis. Je vous remercie quand même.

Et elle sortit sans avoir fait d'adieux.

Le dîner fut silencieux. Jean-Pierre ne levait pas la tête et Annik retenait ses larmes. Maintenant elle s'efforçait de croire qu'elle avait soupçonné son mari sans raison et que Hervé avait eu tort de brusquer les choses. Il avait dit, Hervé, que cette femme n'était point faite pour de pauvres gars comme eux, et c'était sans doute vrai. Il lui tardait d'être à l'heure du coucher et elle hâta les préparatifs. À peine Jean-Pierre s'était-il glissé dans le lit quand elle alla le rejoindre. Tout près de lui elle murmura :

— C'est parce que je t'aime que j'avais peur de te perdre.

— Laisse-moi donc tranquille ! gronda-t-il.

Il boudait, mais cela lui passerait. Elle le ramènerait à elle à force d'attentions, de tendresse. Il n'était pas méchant, mais seulement têtu comme ceux de sa race. Un apaisement se faisait en elle. Le danger avait disparu.

Le lendemain matin, Jean-Pierre partit en mer avec son frère et retourna vers onze heures, en apparence calme, comme si rien ne se fût passé. Il prit son repas en silence et monta à sa chambre aussitôt qu'il eut fini de manger. Annik pensa qu'il allait se reposer quelques instants car il arrivait aux deux frères de faire un peu de sieste quand la matinée avait été pénible.

Mais une vingtaine de minutes plus tard, elle vit redescendre son mari, vêtu de ses habits du dimanche. Elle ne put s'empêcher de crier :

— Jean-Pierre !

Il se montra surpris et demanda :

— Qu’y a-t-il ? J’ai bien le droit d’aller à la ville faire des achats pour la pêche ?

Il s’en alla et une angoisse nouvelle étreignit Annik et Yvonne Le Gall. L’après-midi s’étira et le soir tombant ramena Hervé. Les deux femmes souffraient et priaient dans l’ombre.

— Il n’est point rentré ? demanda Hervé.

Sa question demeura sans réponse. À l’heure du dîner, Jean-Pierre n’était toujours pas revenu. Seuls, la mère et le jeune fils se mirent à table. La vieille horloge sonna huit heures. Annik éclata en sanglots.

— Le malheureux ! murmura la mère en se signant.

— Le mauvais gars ! dit Hervé en écho.

Annik passa la nuit à pleurer, à désespérer et à se plaindre.

La vamp tenait sa proie.

# V

## La pente redoutable

Jean-Pierre Le Gall n'était pas revenu de la ville et, pendant trois jours, Annik avait été comme folle. Elle ne mangeait pas, passait les nuits à gémir et les journées à parcourir les falaises, les yeux pointés vers l'horizon, du côté de la ville, comme autrefois vers la mer, les jours où elle était en fureur.

Toute une journée, Hervé avait fouillé les hôtels pour tâcher de découvrir le repaire où la Vamp avait entraîné sa victime, mais nulle part il n'avait pu trouver la moindre trace du couple. Était-il parti pour Paris et Jean-Pierre, le pauvre fou, avait-il suivi la diablesse dans la ville de perdition ? Ou bien, parce qu'on avait chassé cette femme de la maison, s'était-il donné la mort par dépit de ne plus la voir ?

Les mêmes hypothèses, aussi cruelles les unes que les autres, naissaient dans les cerveaux de ces braves gens qui n'avaient jamais eu à redouter que la maladie, et l'océan. Tantôt Jean-Pierre s'était pendu quelque part dans la lande, tantôt, absolument désâmé, il avait tout sacrifié à sa passion, et tantôt cette Moune abhorrée l'avait envoûté pour l'entraîner vers d'immondes crimes !

— Il faudrait peut-être bien voir à informer la police, proposa la mère un soir. Je connaissais assez mon gars pour savoir qu'il ne se serait pas mal conduit s'il n'avait été victime de quelque mauvais sort. Il ne t'aurait point quittée, Annik, s'il avait eu toute sa raison.

Hervé secoua la tête.

— La police, dit-il, je n'en veux point dans la maison, puisque je suis donc maintenant devenu le maître. Quand elle entre quelque part on ne sait jamais ce qu'elle y apporte et il vaut mieux qu'on ne sache pas que nous avons gardé cette femme-là chez nous.

— Comme tu voudras, mon gars ; mais nous aurions peut-être bien le devoir de défendre ton frère contre cette créature de l'Enfer.

— Il est assez grand pour se tenir en garde lui-même. Ah ! mère, si le père voit ça de là-haut !

Yvonne Le Gall se signa et se tut. Et la vie aurait repris comme autrefois dans la vieille maison, si Annik n'avait continué, par instants, à donner des signes de dérangement cérébral.

Cependant elle reprit la notion de ses devoirs et retourna au petit port où le bateau avait son havre et où les filets étaient laissés à la garde de Dieu. Elle s'y livra en automate à son travail, n'ayant de pensée que pour l'infidèle, ne sachant plus si elle l'aimait encore ou si elle le haïssait. Parfois il lui semblait qu'il n'était qu'une malheureuse victime de la sorcellerie de cette Moune exécrée et que, s'il revenait repentant, elle lui rouvrirait ses bras ; mais parfois aussi, elle se sentait prise de dégoût pour lui.

Huit jours déjà que Jean-Pierre n'était pas rentré au bercail. Où était-il ? À Paris, sans doute, jouet de cette femme qui allait le pousser à on ne savait quelles abominations ?

Cette après-midi-là, l'océan écumait et grondait, appelant ses proies. Hervé n'avait pas pu sortir. Ils étaient tous les deux, Annik et lui, dans la grotte dont le père, déjà, avait fait son hangar en la murant d'une grosse porte de bois. Un feu d'ajoncs brûlait sur le seuil, donnant un peu de chaleur aux deux jeunes gens qui travaillaient depuis un long moment sans rien se dire.

Soudain, Annik se mit à pleurer. Alors Hervé quitta sa place, vint s'asseoir tout contre elle et posa sa rude main sur l'épaule fragile que les sanglots secouaient.

— Ma pauvre Annik ! dit-il.

Il ne trouvait pas de mots pour la consoler.

— Hervé ! murmura la jeune femme comme si, dans un cauchemar, elle eût appelé au secours.

Hervé l’attira à lui et elle blottit sa tête contre cette épaule d’homme qui était accueillante. Ni l’un ni l’autre ne songeait à mal. Mais il y avait des forces obscures qui agissaient, les éternelles forces de la Nature, de la chair, de l’instinct de vengeance, et aussi de la pitié.

Hervé pencha son visage et ses lèvres se posèrent sur le front de sa belle-sœur qui accepta le baiser. Savait-elle si c’était un baiser de frère ? Hervé lui-même n’aurait su dire s’il y avait dans son geste autre chose que de l’affection, de la compassion...

Ils demeurèrent longtemps l’un contre l’autre, mais le geste ne se renouvela pas. Cependant, quand ils rentrèrent, il sembla à Yvonne Le Gall qu’ils avaient, l’un et l’autre, une attitude gênée. Elle ne leur fit aucune remarque mais les observa. Une autre crainte l’étreignait maintenant. Si Annik, pour se venger de la trahison de son mari, allait se donner à Hervé ? Si Hervé, oubliant qu’Annik était sa belle-sœur, n’allait pas pouvoir contenir ses désirs de jeune et robuste garçon ? Ce ne serait plus seulement un drame, mais un crime.

Redoutant les pires choses, elle demanda un jour à Hervé de partir à la recherche de Jean-Pierre :

— Il est certes fautif, mais c’est cette femme qui lui a jeté un sort. Il faut nous le ramener.

— Peux-tu savoir où le prendre ? répondit le jeune homme. Nous ne savons pas même le nom de cette femme, et s’ils sont à Paris, comment les y découvrir ? On dit que Paris est si grand ! Et puis, mère, qui me donnera l’argent du voyage ?

La mère dut se rendre. Ils étaient impuissants contre le destin.

— À Dieu vat ! murmura-t-elle en se signant.

Et d'autres jours se passèrent. Jean-Pierre ne donnait pas plus de ses cent in que s'il eût été au fond de l'Océan. Annik et Hervé étaient retournés dans la grotte. Ils s'y rendirent, toujours pour le même travail — ce travail sans fin qui est celui des femmes de pêcheur et qui consiste à raccommoder et goudronner les filets pour les faire durer le plus longtemps possible — un jour que la pluie tombait sans répit comme si le ciel eût pleuré sur tous les marins morts en mer et sur toutes les misères humaines.

Hervé alluma le feu sous le chaudron dans lequel le goudron devait bouillir pour qu'on y plongeât les filets. Annik s'était assise sur un vieil escabeau, contre la paroi de la grotte. Elle avait encore à reprendre quelques mailles et puis elle devait attendre pour aider Hervé à sortir et à suspendre les filets qu'on étendrait le lendemain si la pluie s'arrêtait.

Annik avait maigri et son visage s'était dépouillé des couleurs de naguère. Elle ne se faisait, maintenant, plus aucune illusion : Jean-Pierre ne reviendrait sans doute jamais et, s'il revenait, il ne pourrait plus être son mari. Comme Hervé passait devant elle, elle l'arrêta et lui dit :

— Écoute, Hervé, j'ai réfléchi. Je ne peux plus demeurer à votre charge, la mère et toi. J'irai me placer quelque part.

Il la dévisagea, surpris.

— Tu es quand même une Le Gall, et puis, Annik, tu n'es pas à notre charge. Si tu ne m'aidais plus je ne pourrais pas faire mon travail tout seul. Tu resteras. Je veux que tu restes, entends-tu ? Si tu nous quittais je serais très malheureux.

Il s'était penché pour lui prendre les mains. Il la releva ainsi et l'attira tout contre lui. Puis il abandonna les mains pour poser les siennes sur les épaules d'Annik. Elle dut fermer les yeux pour n'être pas prise de vertige.

Dans ses nuits de solitude elle pensait à Jean-Pierre et le voyait, en imagination, couché auprès de Moune. Par instants, sa jeune chair était prise de désirs, Et maintenant elle respirait cette odeur particulière qu'ont les marins et, sans doute, tous les hommes qui peinent. Elle entendait une voix qui rappelait celle de son mari. Elle ne se disait pas : « Ce qu'a fait

Jean-Pierre, j'ai maintenant le droit de le faire moi aussi ; sa trahison m'a donné le droit de le trahir ».

Elle était une femme insatisfaite. Et Hervé, de son côté, ne se disait pas qu'il avait devant lui, à portée de ses lèvres, la femme de son frère. Ils étaient au bord de la pente redoutable où sont entraînés si souvent ceux qu'une trahison a meurtris et ceux qui, pris de pitié, se laissent gagner par un sentiment plus tendre.

Hervé attira Annik et, cette fois, ce fut leurs lèvres qui s'unirent. Mais l'âpreté du baiser fit se reculer Annik qui jeta un cri d'épouvante. Elle se laissa retomber sur son escabeau, et ce fut seul, qu'il retira les filets ruisselants de goudron. Elle leva les yeux, le vit et quitta son siège pour l'aider. Ils travaillaient sans se regarder, honteux tous les deux, mais encore chargés de désir.

Au dehors, la pluie tombait toujours avec le même acharnement ; l'océan vomissait sur les rochers ses lames monstrueuses et le ciel paraissait se charger de plus en plus. Comme ils seraient bien, cette nuit toute proche, ceux qui, assoiffés d'étreintes, pourraient s'enlacer dans un lit chaud, s'enivrer de joies et s'endormir.

Yvonne Le Gall avait, avec plus de persistance encore, le pressentiment d'un nouveau drame. Quand les deux jeunes gens rentrèrent, elle alluma la lampe et les dévisagea. Hervé redouta qu'Annik exprimât son désir de quitter la maison. Si elle ne disait rien c'était qu'elle consentait à ce qu'il poursuivît ses entreprises. Annik se tut, Quand il lui souhaita le bonsoir, alors qu'elle s'apprêtait à laver la vaisselle, elle eut vers lui un long regard, Mais il ne sut pas deviner s'il était chargé de reproches ou s'il était d'encouragement.

Pas plus qu'elle, il ne dormit de la nuit. Ils tournaient et retournaient l'un et l'autre dans leur couche, mais tandis que Hervé s'abandonnait au destin, Annik priait.

Il y avait maintenant quinze jours que Jean-Pierre avait déserté le toit paternel et conjugal, quinze jours qui avaient paru durer des mois. La mère, le fils et la bru étaient à table. Annik se décida :

— Mère, dit-elle, Dieu n'a pas exaucé mes prières et Jean-Pierre ne reviendra plus. Je ne peux plus rester ici. J'irai, avec votre permission, me placer en ville.

Yvonne Le Gall la regarda avec inquiétude et étonnement. Elle avait entendu dire qu'il n'arrive rien de bon aux jeunes femmes qui vont servir dans les villes. Mais la maison n'était-elle pas aussi redoutable que la ville ? Aussi voulait-elle fuir un danger certain, quitte à en affronter un autre ? Comme elle eût voulu savoir ! Pourquoi Hervé ne donnait-il pas son avis ?

La mère finit pas demander :

— Ne te plais-tu plus avec nous ? As-tu peur de quelque chose ?

— Je ne voudrais pas être à votre charge, répondit simplement Annik.

— Ton éloignement nous chargera davantage, ma fille. Je ne saurais aider mon gars dans son travail et tenir la maison toute seule. Je ne suis plus jeune, tu le sais.

Annik regarda Hervé. Elle vit qu'il souffrait. Alors, livrée, elle aussi, au destin, elle dit :

— Je resterai, si je vous suis réellement utile.

Une heure plus tard, elle partait en mer avec son beau-frère, qui ne saurait, tout seul, conduire le bateau et relever les filets.

L'après-midi était assez belle et la mer d'un grand calme. Les filets regorgeaient de poisson. Quand la relève fut terminée, Hervé vint s'asseoir à côté d'Annik. Il lui prit la main et la pressa. Et parce qu'elle ne la retirait pas, il enlaça Annik de son Dres demeuré libre, l'attira tout contre lui et la grisa d'un long baiser.

Il l'aimait maintenant comme l'avait aimée son frère. Si elle devenait sa femme, un jour, jamais il ne l'abandonnerait, lui. C'était là le serment qu'avait fait autrefois Jean-Pierre.

## VI

### Le retour

Moune, la Vamp mystérieuse, avait emmené Jean-Pierre Le Gall à Paris. Il la changeait de tous ses amants plus ou moins frelatés, des petits gigolos essoufflés et des protecteurs dont elle faisait sa pâture ou de qui elle tirait les subsides qui lui permettaient de mener la grande vie.

Lorsqu'elle avait demandé asile, un soir d'ouragan, aux pauvres gens qui l'avaient recueillie, moins par humanité que par intérêt, elle était loin d'imaginer qu'elle allait trouver dans la vieille maison solitaire un homme, un mâle, qui allait exercer sur elle, et sans qu'il s'en doutât, un irrésistible pouvoir de séduction.

Elle était amoureuse trop experte pour qu'il pût, en dépit de son amour pour sa jeune femme, de sa droiture, résister à l'envoûtement qu'elle exerçait. Il n'avait pas eu à lutter longtemps contre lui-même. Deux étreintes l'avaient totalement conquis. Et même s'il avait pu se dire que l'aventure ne durerait pas et qu'elle conduirait au drame, il se serait laissé entraîner aux plus odieux abandons.

Lorsque, vêtu de neuf, mais très gauche dans ses habits de grande coupe, il était entré dans l'appartement de sa maîtresse, il s'était montré ébloui. Était-il possible qu'il eût, lui, Jean-Pierre Le Gall, un misérable pêcheur de la côte bretonne, été élu par cette femme aussi belle qu'une déesse et dont les baisers n'avaient rien de comparable à ceux de la jeune femme qu'il avait épousée ?

Était-il possible qu'il bût des apéritifs dans les bars les plus fameux de Paris, qu'il dînât dans les restaurants les plus luxueux, qu'il couchât dans un

lit de prince et qu'il eût une soubrette à sa disposition ?

Parce qu'il n'avait pas les usages du monde il laissait payer, sans rougir, la femme qui l'avait ensorcelé et dont il croyait avoir conquis le cœur pour toujours !

Parfois il pensait à Annik : c'était pour la trouver insignifiante ; à sa mère : pour la plaindre d'avoir toujours vécu dans l'indigence ; à son frère Hervé : pour se moquer intérieurement de lui. Car telle était l'emprise de Moune sur ses sens qu'il n'avait plus d'âme ni de cerveau.

S'il ne pouvait point se défaire de son rude langage, du moins, de jour en jour, s'affinait-il un peu, et Moune le complimentait sur ses progrès.

— Bientôt, lui disait-elle, tu seras devenu un vrai Parisien.

Il croyait que sa nouvelle existence durerait toujours. Il n'aurait Su imaginer qu'i n'était qu'un pauvre jouet dont la Vamp aurait vite assez et qui retomberait un jour, cassé, sur le pavé parisien où tant de jeunes hommes et tant de jeunes femmes voient s'écraser leurs rêves.

Les protecteurs de Moune, quelque précaution qu'elle prît, ne pouvaient point ignorer son inconduite à leur égard, ni tolérer longtemps qu'elle menât la grande vie avec l'argent qu'ils lui donnaient. L'un d'eux, un riche banquier, qui l'entretenait avec la passion que met un éleveur à faire valoir une belle pouliche Sur les champs de courses et qui savait fermer les yeux sur certaines incartades, finit par trouver qu'elle exagérait et la menaça de lui couper les vivres.

— Ce croquant n'a rien de flatteur pour moi, lui dit-il, et si vous deviez plus longtemps vous intéresser à lui, je me verrais contraint de vous remplacer.

Moune voulut crâner.

— Mais mon cher, lui répondit-elle, vous oubliez sans doute que je suis jeune et que l'argent ni les cadeaux ne sauraient me suffire. Vous ai-je jamais reproché vos propres infidélités, dans le temps où vous saviez être encore un amant ?

La moquerie ne fut pas du goût du financier, qui s'écria :

— Eh bien ! c'est entendu, mon petit. Vous ne me bafouerez pas plus longtemps.

Moune sentit que les choses se gâtaient réellement pour elle et qu'elle aurait quelque difficulté à remplacer son généreux ami. Elle partit d'un éclat de rire et, le prenant par les épaules :

— Bon gros bête, lui dit-elle. Ne voyez-vous pas que je voulais vous éprouver ? Il me semblait que vous teniez moins à moi et j'ai seulement voulu vous rendre jaloux. J'y ai trop réussi, n'est-ce pas ? Allons ! faisons la paix. Celui qui vous porte ombrage, je vais tout simplement lui faire comprendre que j'en ai assez.

Elle n'avait peut-être pas encore tout à fait assez de ce garçon qui s'était montré le plus impétueux des amants, mais pour lequel sa passion s'était maintenant émoussée. Le lendemain du jour où le banquier lui avait posé son ultimatum, elle voulut préparer Jean-Pierre à une rupture prochaine.

— Tu sais, chéri, il va falloir que je quitte Paris pour aller passer quelque temps dans ma famille et tu devrais bien rentrer chez toi où ta mère et ta femme doivent être très inquiètes sur ton sort.

— Je n'ai plus de femme, répondit-il. Ma femme, c'est toi... Tu le sais bien ! Quant à la mère, elle en a vu d'autres. Si j'étais péri en mer, comme tant de mes compagnons, elle ne me reverrait plus. La où tu iras, je t'accompagnerai.

— C'est impossible, dit-elle. Voyons, Jean-Pierre, il faut te montrer raisonnable. Tu as eu du bonheur. Tu as été aimé comme pas un homme ne l'a été. On ne doit pas trop demander à la vie. D'ailleurs, je repasserai chez toi et nous nous retrouverons.

Il ferma à demi les yeux et serra les poings.

— Tu m'as pris, gronda-t-il, tu m'as enlevé à ma femme, tu vas me garder, sinon...

— Sinon quoi ?

— Tu auras fini de t’amuser !

— Eh bien, tu sais, il faudra que tu gagnes de l’argent. Jusqu’à maintenant, j’ai payé, mais ça ne peut pas durer toujours.

— C’est bon. On verra.

Elle le vit prêt à commettre quelque sottise et se demanda si elle n’allait pas le laisser s’enfermer. Mais elle eut peur d’être compromise dans quelque affaire et jugea plus prudent de ruser. Elle profiterait d’une de ses sorties pour fermer à double tour chez elle et prendre le large pour quelques jours.

Mais Jean-Pierre était maintenant aux aguets et il paraissait s’attacher à elle comme son ombre. Pourtant, la méfiance du garçon s’endormit, et d’autant plus facilement qu’elle se montrait plus amoureuse que jamais. Un soir qu’elle avait pris ses dispositions, elle descendit presque sur ses pas alors qu’il était allé chercher des cigarettes et quand il revint, quelques instants plus tard, il trouva la porte fermée.

Une rage effroyable le prit et il se mit à frapper si violemment à la porte et à proférer de telles menaces que la concierge, alertée, téléphona à la police. Deux agents vinrent cueillir le forcené qui, hors de lui, assomma à demi l’un des deux policiers avant d’être enfin enchaîné.

L’affaire devait lui valoir quinze jours de prison et ce fut au cours de sa détention qu’il mesura enfin l’étendue de sa naïveté et celle de sa trahison envers Annik.

Libéré, il se trouva dans la rue, n’ayant pas même assez d’argent pour payer son voyage.

Allait-il retourner chez lui, affronter les reproches de sa famille et être la risée du pays ? Il avait goûté aux plaisirs de la ville. Pourrait-il jamais reprendre sa rude vie de pêcheur et se contenter des pauvres joies qu’il en avait eues ?

Il s'embaucha dans un chantier, logea dans un misérable garni, mangea plus mal qu'il n'avait jamais mangé dans la vieille maison paternelle, et retrouva en sa chair le désir d'Annik et en son âme le goût du foyer. Assuré qu'on finirait par lui pardonner son escapade, il quitta Paris quand il eut assez d'argent et, ayant perdu le goût des baisers de Moune, ne pensa plus qu'à ceux de la pauvre petite épousée trahie qui devait le croire mort.

Après une nuit d'insomnie, il débarqua dans sa vieille Bretagne, évita la ville et, par la lande, se dirigea vers la maison où le malheur était passé. Tout en marchant, il monologuait :

— Ce n'est pas Dieu possible ! Avoir fait cela, moi ! J'étais vraiment fou, donc !

Il aperçut au loin la falaise, au pied de laquelle était la vieille maison. Il s'en rapprocha, hâtant le pas, mais sur le point de s'engager dans le sentier, il décida de pousser plus loin pour descendre sur la petite anse où il aurait peut-être la chance de trouver Hervé qu'il chargerait d'annoncer son retour.

Aussi léger qu'un cabri, il sauta d'un rocher à l'autre. Le bateau était à l'amarre. Hervé devait être là. Quand il ne fut plus qu'à quelques pas de la grotte, Jean-Pierre descendit sans bruit. Il s'arrêta avant de contourner la roche et entendit parler. La voix d'Annik lui parvint. Elle était là, à son travail, la pauvre délaissée. Comment allait-elle l'accueillir ?

Il s'avança et plongea ses regards dans la grotte. Alors il jeta un long cri, courut vers la grève et s'élança dans les flots !

Il venait de voir sa femme et son frère, debout, étroitement enlacés !

Le cri bn avait poussé surprit Annik et Jean qui se séparèrent. Annik avait reconnu son mari. Elle appela :

— Jean-Pierre !

Et elle voulut courir à sa poursuite pour le retenir. Mais le choc qu'elle avait reçu la paralysa et elle s'écroula sur le seuil de la grotte, cependant que Hervé, comme s'il eût été pétrifié soudain par l'étonnement, demeurait

immobile, suivant du regard le en qu'il avait tant aimé et qu'il venait de désespérer par sa trahison.

Pourtant, s'il n'était pas maître de son émoi, il l'était encore de ses pensées et il se demanda un instant ce qu'il allait faire. Partir au secours de Jean-Pierre, l'empêcher de mourir, c'était renoncer à tout jamais à Annik qui lui avait pris toute son âme et dont il pensait qu'il ne pourrait plus se passer. C'était briser un rêve à la réalisation duquel il tenait par toute sa jeune chair que, seuls encore, les baisers d'Annik avaient fait frémir. C'était peut-être, s'il parvenait à sauver Jean-Pierre, le condamner à la torture de la jalousie et faire leur malheur à tous les trois.

Laisser le destin s'accomplir, c'était se charger la conscience du plus lourd des remords.

En quelques instants, il se passa sous le crâne de ce garçon de vingt ans un drame terrible. Mais, brusquement, Hervé prit sa décision : laissant Annik à son évanouissement, il courut au bateau, le poussa, mit le moteur en marche et vogua dans la direction où Jean-Pierre avait disparu. Il l'aperçut enfin qui cherchait à s'accrocher à un rocher immergé.

Jean-Pierre avait-il perdu connaissance et, trahi par ses forces et sa volonté, lâcha-t-il sa prise involontairement ? Ou bien l'instinct de conservation fut-il plus fort que sa désespérance ? Il remonta à la surface et à peine y était-il parvenu qu'il cria :

— Laisse-moi ! Laisse-moi !

Hervé lui tendit un cordage, mais Jean-Pierre le rejeta et replongea de nouveau. Il chercha encore à se cramponner à une roche, n'y parvint pas et remonta. Alors, comme il apparaissait à la surface, Hervé lui assena sur le crâne un violent coup de son cordage, et Jean-Pierre coula.

Hervé plongea aussitôt, saisit le corps maintenant inanimé et parvint, non sans difficulté à le hisser sur l'embarcation. Quand il l'eut déposé, il se pencha et constata que Jean-Pierre vivait. Le coup, comme il l'avait espéré, n'avait fait que l'étourdir.

Annik venait, sur le rivage, de reprendre ses sens.

— Je l'ai sauvé ! lui cria Hervé.

Et quand il eut accosté, il ajouta :

» Tu vas m'aider à le charger sur la brouette à filets.

Ce fut ainsi, pareil à un mort, que Jean-Pierre Le Gall revint à la maison natale. Avant qu'on ne l'eût atteinte, Hervé dit à Annik :

— Garde-le un instant là. Je vais prévenir la mère.

À l'annonce du retour de son fils aîné et du drame, Yvonne Le Gall fut assez forte pour rester debout.

## VII

### Le pardon

Jean-Pierre se retrouva dévêtu dans son lit. Quand il rouvrit les yeux, il laissa un instant errer ses regards, puis il les fixa d'abord sur sa mère.

— J'ai été bien coupable, lui dit-il. Je me suis conduit en mauvais gars et j'ai dû te donner bien des inquiétudes. J'arrivais ici repentant. J'espérais qu'on me pardonnerait ma folie et qu'à force de dévouement je parviendrais à vous faire oublier... Je suis revenu trop tard... On s'était déjà consolé... Pas toi, mère, peut-être, mais celle que j'avais abandonnée avec toi.

— Non, je n'ai rien à me reprocher, murmura Annik, défaillante. Je sortirai d'ici la tête haute. Je n'ai point fauté !

Jean-Pierre se tourna vers elle.

— Il faut, lui dit-il, avoir le courage de ses actes. Je t'avais quittée. Tu avais le droit d'en chercher un autre, et même mon frère. Mais il fallait me laisser mourir.

Annik fit un pieux mensonge :

— J'étais désespérée ; Hervé n'est resté que mon frère. Et quand tu nous as aperçus dans la grotte, il ne cherchait qu'à me consoler.

Une voix s'éleva sur le seuil de la chambre :

— C'est vrai.

C'était Hervé qui était venu fort à propos pour entendre ce qu'Annik disait. Jean-Pierre secoua la tête.

— Non, dit-il, un frère et une sœur ne s'embrassent pas comme vous le faisiez. Mais je ne me plains pas. Demain ou ce soir, je vous délivrerai de ma présence.

— C'est moi qui partirai, dit Annik. Nous ne pouvons plus vivre ensemble, Jean-Pierre et moi, je ne peux plus rester ici. Si je restais, notre vie, à tous, serait empoisonnée par tes soupçons.

Yvonne Le Gall prononça :

— Jean-Pierre, tu t'es mal conduit et nous ne t'avons pas adressé le moindre reproche. Ce soir, nous prierons tous et la nuit portera conseil. Et puis, Dieu vous inspirera.

Jean-Pierre ne descendit ni pour déjeuner ni pour dîner et les deux repas se passèrent dans un silence absolu, un silence pareil à celui dont on aurait entouré un cadavre. Annik n'était pas retournée, l'après-midi, dans la grotte où Hervé avait poursuivi de travail. Quand il fut l'heure d'aller dormir, Annik demanda :

— Mère, si vous voulez, j'irai dormir dans votre chambre ou dans celle de la Parisienne.

— Non, point dans cette chambre maudite, mon enfant. Tu dormiras à mon côté.

Elles s'allongèrent l'une contre l'autre, et Yvonne entendit sa bru sangloter doucement. Elle l'enveloppa de son bras et murmura :

— Pleure, pleure, ma fille, car les larmes soulagent... Mais ne désespère point et prie. Si ton Jean-Pierre n'avait pas été envoûté, il ne t'aurait point trahie...

Annik ne pleurait point sur le premier bonheur qu'elle croyait avoir perdu, mais sur celui qu'elle avait imaginé. Car son cœur ulcéré s'était maintenant

donné à Hervé et il lui semblait que les caresses de Jean-Pierre lui seraient désormais odieuses. Saurait-elle même résister à la tentation si, quand ils seraient seuls, Hervé la reprenait encore dans ses bras ?

Quant à Hervé, il connaissait, dans cette nuit à tous si cruelle, le même combat douloureux qu'il avait dû soutenir avant de se résoudre à porter secours à son aîné.

— Jamais, se disait-il, je ne saurai supporter de les voir s'en aller encore dormir ensemble. Tous les soirs, il me semblera que Jean-Pierre me prend Annik !

Au matin, il prit une résolution : c'était lui qui allait s'effacer. Il entrerait au service d'un patron pêcheur, et son frère se débrouillerait comme il le pourrait. Il y aurait une bouche de moins à nourrir à la maison s'il y avait deux bras qui n'apportaient plus leur aide, Annik, il finirait peut-être par l'oublier. Délivrée de sa présence, elle finirait par se rapprocher de son mari, et si le bonheur ne revenait pas dans le ménage, du moins y aurait-il la paix.

Lorsqu'il fut levé, il s'adressa à sa mère :

— J'ai réfléchi, dit-il. Pour la tranquillité de la maison, je vais partir chercher du travail ailleurs.

La vieille femme ne se récria point.

— Je crois que tu as raison, dit-elle.

La solution d'Hervé, c'était le moindre mal. Elle vint tout contre lui et elle, qui était si avare de tendresses, posa un long baiser fervent sur son front.

Il s'en alla avec son sac et ses hardes au début de l'après-midi, et Annik sentit son cœur se déchirer. Elle croyait souffrir davantage qu'au jour où Jean-Pierre avait déserté.

Une fois encore, en cachette, elle se désola de ce nouvel abandon.

Jean-Pierre acceptait sans révolte qu'Annik lui parlât à peine et refusât de coucher avec lui. En dépit des dénégations de sa femme et de son frère, il croyait qu'ils avaient été amants et que, tôt ou tard, Annik fuirait pour aller rejoindre Hervé. Mais la disgrâce qui le frappait, c'était lui qui l'avait provoquée et il subissait son tourment sans se plaindre. Il s'était remis courageusement au travail, cherchant à se faire pardonner, et à pardonner lui aussi.

On apprit un jour qu'Hervé avait trouvé de l'embauche dans un petit port voisin, et Jean-Pierre redouta alors de trouver bientôt au foyer la place d'Annik vide.

Annik demeura. Le temps travaillait à son apaisement. De jour en jour, les brumes du cauchemar, se dissipaient et il lui arrivait d'envelopper Jean-Pierre de ses regards dépouillés de tout reproche.

La mauvaise saison se passa dans une misère plus grande encore que celle des précédents hivers et le printemps se leva.

Jean-Pierre, un soir, venait de se coucher. Il ne pensait plus à la Parisienne, mais tout son être appelait Annik. Il luttait pour ne pas aller forcer la porte de la chambre où Moune avait dormi et qu'Annik avait fini par adopter.

Il entendit un bruit léger et son cœur se mit à battre. Un jeune corps chaud se coula dans le lit. Alors Jean-Pierre dut étouffer un cri de joie. Il étreignait sa femme et leurs lèvres se joignirent.

## Épilogue

Ce fut quelques semaines plus tard qu'un dimanche matin on vit revenir Hervé avec une jeune fille.

Il pressa la main de son frère, celle d'Annik et posa ses lèvres sur le front maternel. Puis il dit :

— Vous connaissez Anne-Marie. C'est une fille courageuse. Nous nous sommes promis tous les deux.

Anne-Marie Cogan embrassa la mère et à son tour elle dit :

— J'espère que vous m'accepterez.

Le drame était révolu, Comme après un violent coup de mer, tout rentrait dans le calme. Les âmes se sentaient apaisées. Le bonheur que peuvent avoir les pauvres gens renaissait dans cette maison où une Vamp était passée.

Fin